



HAL
open science

Animal miroir, animal repoussoir

Josseline Bidard

► **To cite this version:**

Josseline Bidard. Animal miroir, animal repoussoir. Colette Stévanovitch; René Tixier. Surface et profondeur. Mélanges offerts à Guy Bourquin à l'occasion de son 75e anniversaire, 7, Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.291-301, 2003, GRENDDEL, 2-901198-35-X. hal-04694335

HAL Id: hal-04694335

<https://hal.science/hal-04694335v1>

Submitted on 11 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Animal miroir, animal repoussoir

Deux conceptions du miroir, où se mêlent tradition antique et tradition biblique, s'affrontent au Moyen Age. Pour certains auteurs, le miroir est un piège redoutable dans lequel l'homme risque de se perdre ; pour d'autres, c'est un instrument de connaissance qui permet à l'homme de progresser sur le chemin du salut et, parfois même, d'accéder au divin. C'est un piège redoutable dont l'homme doit se méfier doublement car, d'une part, l'image reflétée n'a aucune réalité et, d'autre part, parmi les cinq sens, la vue est sans nul doute l'organe le plus dangereux. Transmise par Ovide, reprise et adaptée dans de nombreuses œuvres médiévales, la légende de la métamorphose de Narcisse, amoureux de son propre reflet, était connue de tous. De même, dans la tradition chrétienne, le regard était souvent considéré comme la source de tous les maux, comme le rappelle l'auteur de ce guide des recluses, composé au XIII^e siècle, *Ancrene Wisse*¹ :

Nim nu zeme hwet uvel beo i-cumen of totunge ; nawt an uvel ne twa, ah al þe wa þet nu is ant eaver zete wes ant eaver schal i-wurðen, al com of sihðe. Þet hit boe soð, lo her preove : Lucifer þurh þet he seh ant biheold on himseolf his ahne feirness leop into prude, ant bicom of engel eatelich deovel.

Tout le Mal, passé, présent et à venir, vient de la vue. Séduit par sa propre beauté, Lucifer en fut la première victime, Eve la seconde : voyant la beauté de la pomme, elle ne sut résister à la tentation. Le châtement fut immédiat puisqu'il devint un horrible démon et qu'elle entraîna l'humanité dans la Chute. Les connotations négatives du miroir apparaissent clairement dans certaines représentations iconographiques. Parmi les Vices, la Luxure, par exemple, est souvent représentée sous les traits d'une courtisane, un miroir à la main.²

A l'inverse, le miroir pouvait être considéré de façon positive. L'attitude de celui qui regarde est aussi importante, sinon plus, que l'image qui s'y reflète. Lorsque l'homme contemple son image sans complaisance, non pas pour s'admirer mais pour se livrer à l'introspection, il peut accéder à une meilleure connaissance de soi et ainsi s'amender. Certes le reflet renvoyé par la surface du miroir n'a aucune réalité ; éphémère et illusoire, il disparaît dès que celui qui

¹ F. Mossé, *Manuel de l'anglais du Moyen Age*, Paris : Aubier, 1959 (2^e édition), tome II, p. 185, 1-5.

² E. Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris : Armand Colin, 1958, tome I, p. 233.

regarde s'éloigne. Mais cette virtualité même peut être une qualité. La véritable réalité, celle de Dieu, ne pouvant être appréhendée directement, la vision indirecte, par l'intermédiaire du miroir, permet d'accéder à l'invisible et en particulier aux mystères divins. Dieu est invisible, mais nous pouvons le connaître à travers ses œuvres. C'est dans ce sens que le Moyen Age a le plus souvent interprété une phrase de saint Paul, souvent citée et commentée. Pour lui, sur terre, notre connaissance de Dieu ne peut être qu'imparfaite et indirecte « car nous voyons, à présent, dans un miroir, en énigme, mais alors ce sera face à face. A présent, je connais d'une manière partielle ; mais alors je connaîtrai comme je suis connu. »³

Cette valorisation du miroir se ressent tout particulièrement dans la littérature savante écrite en latin. A partir du XII^e siècle et, en particulier d'Honorius Augustodunensis et de son *Speculum Ecclesiae*, les Sommes, les Images du monde et, bien entendu, les Miroirs vont fleurir et le mot *speculum* va gagner ses lettres de noblesse. Alain de Lille (c. 1128-1203) résume bien la pensée médiévale lorsqu'il déclare que l'univers créé est comme un livre dans lequel l'homme peut déchiffrer la parole divine, une image où sont représentées des vérités profondes, un miroir qui reflète notre condition humaine.

Omnis mundi creatura
Quasi liber et pictura
Nobis est, et speculum.⁴

Tout est miroir, y compris l'animal qui fait partie de la nature et qui renvoie à l'homme une image de lui-même.

Toutefois, contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne lui renvoie pas seulement une image de sa part d'animalité. Certes, personne ne doute de l'infériorité de l'animal, privé de raison et de libre arbitre et incapable de s'exprimer dans un langage articulé. Tout au long du Moyen Age, on retrouve l'idée que l'homme qui se laisse corrompre par le Mal perd sa condition humaine et se rabaisse au niveau de l'animal. Pour Boèce, dont la *Consolation de la Philosophie* constitue un des ouvrages de base de la pensée médiévale, la transformation est totale : l'homme se change véritablement en animal. Boèce établit d'ailleurs des correspondances très étroites entre les types de vices et les types d'animaux, correspondances qui, pour la plupart, n'ont rien de très original et reprennent les *topoi* habituels.

For if he be ardaunt in avaryce, and that he be a ravynour by violence of foreyne richesse, thou schalt seyn that he is lik to the wolf ; and if he be feloonows and withoute reste, and exercise his tonge to chidynges, thow schalt likne hym to the hownd ; and if he be a pryve awaytour yhid, and rejoiseth hym to ravysseche be wiles, thow schalt seyn

³ I, Corinthiens, XIII, 12.

⁴ Alain de Lille, P L, 210, 579 A. Cité par E. R. Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen-Age latin*, Paris : PUF, 1956, tome II, p. 31.

hym lik to the fow whelpes ; and yif he be distempre, and quakith for ire, men schal wene that he bereth the corage of a lyoun⁵ ;

A la fin du Moyen Age, le poète écossais Henryson reprend la même idée, qu'il attribue à Esope, dans le prologue qui ouvre son recueil de fables.

My author in his fabillis tellis how
That brutal beistis spak and vnderstude,
And to gude purpois dispute and argow,
Ane sillogisme propone, and eik conclude ;
Putting exempill and similitude
How many men in operatioun
Ar like to beistis in conditioun.⁶

L'animal, toutefois, peut également renvoyer une image positive. Face aux loups rapaces, aux chiens perfides, aux renards rusés et aux lions rugissants, on rencontre aussi des agneaux innocents et des blanches colombes. L'animal, selon la Genèse, a été créé par Dieu pour l'homme et son sort est lié à celui de l'homme depuis les origines. Les animaux ont connu la joie et l'innocence qui régnaient au jardin d'Eden et, comme Adam et Eve, ils ont connu l'exil après la Faute ; ils ont échappé au Déluge, comme Noé et ses descendants, de par la volonté de Dieu. Créatures de Dieu, ils partagent avec l'homme la vie animée, se différenciant ainsi des pierres et des végétaux. L'ambivalence de l'animal rejoint donc l'ambivalence du miroir.

Cette vision de l'animal, miroir de l'homme, apparaît clairement dans les bestiaires. La ressemblance physique compte peu. Certes, la similitude entre le singe et l'homme est soulignée ; mais le singe n'est pas un reflet privilégié, n'importe quel animal peut faire l'affaire.⁷ Les auteurs de bestiaires, d'une part, ne font pas de distinction entre animaux réels et animaux imaginaires et, d'autre part, ils consacrent peu de place à la description physique. Ils préfèrent s'étendre sur les caractéristiques, les « propriétés » des animaux et établir des parallèles plus ou moins fantaisistes entre le comportement réel ou supposé de l'animal et celui de l'homme. Les animaux sont classés selon quatre grandes catégories, catégories héritées de la Bible et reprises par tous les auteurs : les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles et les poissons. A l'intérieur de chaque catégorie, certains animaux renvoient une image positive, d'autres une image négative du comportement humain. Cette image peut même parfois être ambivalente, à la fois positive et négative. C'est le cas, par exemple, des poissons dans le Bestiaire Ashmole 1511.⁸

⁵ Il nous a paru intéressant de donner la traduction de Boèce faite par Chaucer pour montrer comment le texte était encore perçu au XIV^e siècle. *The Riverside Chaucer*, éd. Larry D. Benson, Oxford : Oxford University Press, 1988 (3^e édition), p. 445.

⁶ *The Poems of Robert Henryson*, éd. Denton Fox, Oxford : Clarendon Press, 1981, pp. 4-5.

⁷ Pour les auteurs des bestiaires et des encyclopédies, le mot *simia*, qui désignait le singe en latin, appartenait à la même famille que le mot *similitude*. Beryl Rowland, *Animals with Human Faces*, Knoxville : The University of Tennessee Press, 1973, p. 8.

⁸ *Le Bestiaire*, traduit en français moderne par M.-F. Dupuis et S. Louis, Paris : Philippe Lebaud, 1988.

Dans ce bestiaire richement illuminé du XIII^e siècle, l'auteur commence par justifier son classement : est appelé poisson tout animal qui vit dans l'eau. Les poissons se distinguent ainsi des oiseaux qui vivent dans les airs, mais se rapprochent des reptiles dans la mesure où ils n'ont pas de pattes et où certains reptiles peuvent se mouvoir aussi bien sur terre que dans l'eau. Dans cette optique, les baleines et les dauphins se retrouvent donc rangés parmi les poissons (même si l'on savait que ces animaux ne se reproduisaient pas de la même façon, la notion de mammifère et, en particulier, celle de mammifère marin, n'existait pas au Moyen Age). Or, selon les caractéristiques décrites, l'auteur oscille entre l'admiration et la réprobation, avec la même force et la même conviction. Il commence par vanter l'amour maternel dont ils font preuve.

Certains pondent des œufs [...]. D'autres font sortir leurs petits vivants de leur corps, telles les baleines géantes, les dauphins et les phoques, et tous les autres poissons de cette sorte ; ceux-là dit-on, quand ils ont mis leurs petits au monde, les veillent, sont à l'affût de la moindre menace qui pèse sur eux, et savent protéger et calmer, avec une sollicitude toute maternelle, la peur due au jeune âge. C'est ainsi qu'ils ouvrent la bouche, accrochent leurs petits à leurs dents inoffensives et les cachent dans le sein qui les a portés. Quel sentiment humain peut égaler l'affection de ces poissons ! [...] Qui n'admire et ne s'étonne que la nature ait réservé aux poissons ce qu'elle n'a pas préservé chez les hommes ? Tandis que les hommes, soupçonnés d'être animés de haines malveillantes, ont tué leurs enfants, d'autres fois sont allés, lorsqu'ils étaient affamés, jusqu'à dévorer leur propre progéniture (et la mère est ainsi devenue la tombe de ses enfants), rien de pareil chez la mère poisson dont l'utérus devient une véritable forteresse, ses entrailles un rempart à l'abri duquel elle garde ses petits hors d'atteinte.⁹

L'intérêt de ce passage n'est pas d'ordre scientifique, même si l'auteur oppose les poissons qui pondent des œufs aux autres. Sa vision est totalement anthropocentrique : il est évident que le mode de reproduction des mammifères marins ne l'intéresse pas vraiment en soi, mais seulement dans la mesure où il lui permet d'établir plus facilement des analogies avec le comportement humain et de donner une image exemplaire de l'amour maternel. On peut s'étonner de retrouver les baleines car, dans une rubrique précédente, il en a dressé un portrait très négatif, suivant en cela une longue tradition, héritée du Physiologus, pour laquelle ce cétacé représente le Diable. C'est sans doute la raison pour laquelle il emploie le qualificatif de « géantes » : il y a les bonnes et les mauvaises baleines. L'amour maternel n'est d'ailleurs pas leur seule qualité : ces mammifères marins brillent également par leur chasteté et la pureté de leurs mœurs.

Mais l'exemplarité des poissons peut être tout aussi bien négative. Leurs dents ne sont pas toujours inoffensives, elles sont aussi nombreuses et acérées et la loi du plus fort l'emporte le plus souvent.

Ainsi le plus petit sert de pâture au plus grand, et le plus grand à son tour est la proie d'un plus fort. Aussi, qui a dévoré est à son tour dévoré, et dévoré et dévorant se retrouvent tous deux dans le même ventre et les mêmes entrailles, et subissent le même sort de proie et de victime. Alors, pour eux comme pour nous, le Mal ne fait que croître

⁹ *Le Bestiaire*, p. 157.

et s'amplifier. Pour les poissons, c'est un mal qui vient de la nature ; pour les hommes, c'est un mal qui prend racine dans la cupidité. Il est remarquable que les poissons, donnés à l'homme pour son usage, lui servent en fait de miroirs qui lui renvoient ses propres vices.¹⁰

L'auteur fait preuve d'une indulgence plus grande à l'égard des poissons qu'à l'égard des hommes. D'une part, la culpabilité des hommes est plus grande car ils disposent de la raison et du libre arbitre, alors que les poissons ne font que suivre les lois de la nature ; d'autre part, les poissons sont doublement utiles. Dieu les a créés pour servir de nourriture à l'homme et, en lui présentant l'image de ses vices, ils peuvent lui permettre de s'amender. L'animal en tant que miroir est donc bien un instrument de connaissance et d'édification pour l'homme.

Certains animaux sont toujours considérés de façon positive ; c'est le cas de l'abeille, par exemple. Il faut attendre la fin du Moyen Age pour en trouver une image négative fondée sur l'équivalence entre paroles mielleuses et flatterie.¹¹ Bien que les abeilles aient été beaucoup plus faciles à observer que les baleines, la description de leurs propriétés n'était guère plus scientifique.

Ainsi les rangeait-on parmi les oiseaux, puisqu'elles volent dans les airs (les insectes étaient classés soit parmi les oiseaux, soit parmi les animaux rampants). En outre, les auteurs ne tarissaient pas d'éloges sur leur chasteté. Par méconnaissance, une fois encore, des mécanismes de la reproduction, on pensait que les abeilles n'avaient pas besoin de s'accoupler comme les autres animaux. Elles ne connaissaient donc pas plus la souillure du péché que les douleurs de l'enfantement. L'auteur du *Bestiaire Ashmole 1511* donne deux versions quelque peu contradictoires de cette génération « spontanée ». Il fait d'abord état d'une croyance selon laquelle les abeilles pourraient naître des charognes de bœufs, les vermines engendrées par le sang fermenté se transformant ensuite en abeilles. Un peu plus loin, il nous livre une autre version beaucoup plus poétique, mais tout aussi erronée, dans laquelle les abeilles « recueillent avec leur langue les nouveau-nés issus des feuilles et des herbes suaves. »¹² De plus, la pureté de leurs mœurs n'a d'égale que leur ardeur au travail. Elles sont l'image même de la perfection : travailleuses infatigables, elles excellent dans l'art de faire du miel, bâtisseuses admirables elles construisent des ruches artistiquement ouvragées sans l'aide d'aucun architecte. L'auteur glisse ainsi, sans transition, du plan moral au plan social.

Il lui est facile, en effet, d'établir des analogies entre la vie communautaire au sein de la ruche et la conception idéale de la société médiévale. L'abeille, travaillant sans relâche pour le bien de la communauté, au sein d'une société hiérarchisée et parfaitement ordonnancée, constituait un modèle exemplaire pour l'homme du Moyen Age. La vie dans la ruche correspondait parfaitement à la

¹⁰ *Le Bestiaire*, p. 158.

¹¹ Beryl Rowland, *Animals with Human Faces*, p. 100.

¹² *Le Bestiaire*, p. 142.

vision théorique de la société que l'on voulait à tout prix faire coïncider avec la réalité, quitte à en nier toutes les transformations, comme en témoigne le schéma tripartite que l'on trouve encore à la fin du Moyen Age. Surtout, ce qui transporte l'auteur de ce bestiaire, c'est la façon dont les abeilles se choisissent un monarque et lui obéissent.

Toutes seules elles se donnent un roi, instaurent elles-mêmes une hiérarchie dans leur communauté. Bien que très soumises à leur roi, elles sont pourtant libres : elles détiennent à la fois et le pouvoir de décision et le sens du devoir et de la fidélité ; aussi, plus elles chérissent celui qui les gouverne, plus elles l'honorent d'un bel essaim. Elles ne choisissent pas leur roi en le désignant par le sort, car il y a bien plus de risques à se fier au hasard qu'à une décision bien raisonnée. Celui que les abeilles désignent pour roi est celui à qui la nature a donné les marques de noblesse, celui qui fait preuve de plus de grandeur et de plus de beauté. La bonté est la qualité essentielle du roi ; jamais il ne se sert de son aiguillon, même pour se venger. Il est, en effet, des lois de la nature qui ne sont point des lois écrites, mais des lois orales profondément enracinées dans la coutume. Aussi ceux qui détiennent le souverain pouvoir doivent-ils être les plus cléments lorsqu'ils ont à sévir. Les abeilles qui ont enfreint la loi du roi s'infligent d'elles-mêmes leur propre châtiment et se tuent en se piquant de leur propre aiguillon.¹³

On observe ici un double mouvement, tout à fait caractéristique de la vision médiévale : d'une part, bien que l'auteur fasse allusion aux lois de la nature, coutumières et orales, et les oppose aux lois écrites, l'anthropomorphisme règne en maître dans la façon dont les rapports entre le roi des abeilles et ses sujets sont décrits ; d'autre part, l'auteur intercale dans sa description des commentaires qui visent à expliciter la valeur exemplaire de cette société idéale. Il part de l'homme pour décrire le monde des insectes et revient à l'homme pour appliquer ses « observations ». Le va-et-vient est continu. Dans cette vision idyllique, morale et politique sont indissociables. Le bon roi est celui qui aime ses sujets et fait preuve de la plus grande clémence à leur égard ; les bons sujets chérissent celui qui les gouverne et qu'ils ont librement choisi. Ce passage constitue en fait un véritable « Miroir des Princes ».

Cette vie parfaitement réglée n'est pas seulement considérée comme un idéal pour la société laïque ; elle peut également servir de modèle aux ordres religieux. C'est l'aspect développé par le dominicain Thomas de Cantimpré (c.1201-c.1270/1272) dans l'un de ses nombreux ouvrages, le *Bonum universale de apibus* (*Bien universel fondé sur les abeilles*), qui est un traité de morale, illustré par de nombreux *exempla* à l'usage des prélats et de leurs subordonnés. L'ouvrage comprend deux livres dont le premier, qui comporte vingt-cinq chapitres et cinquante *exempla*, est consacré aux prélats et le second, divisé en cinquante-sept chapitres illustrés par deux cent soixante *exempla*, à leurs sujets. Les titres qui précèdent chacun des chapitres rappellent une des propriétés, réelles ou supposées, des abeilles et établissent une analogie avec les qualités nécessaires pour faire un bon prélat ou un bon sujet. Dans le livre premier, par exemple, nous retrouvons le roi des abeilles (la science des encyclopédistes

¹³ *Le Bestiaire*, pp. 142-143.

provient souvent des mêmes sources que celle des auteurs de bestiaires) ; mais, cette fois-ci, il représente le bon prélat.

Livre premier. Dans la république des abeilles, on raconte à propos des rois les effets de leurs miracles et les exemples des histoires mémorables. Chapitre premier. Le roi, ai-je dit, est de la couleur du miel, comme formé de fleurs choisies entre toutes ; que signifie le miel si ce n'est la sincérité de la conduite et que signifient les fleurs si ce n'est le parfum de la bonne renommée ? S'il se regarde lui-même, le prélat doit avoir un bon témoignage de sa conscience, mais s'il regarde son prochain, il doit jouir d'une bonne renommée.¹⁴

En assimilant le roi des abeilles au bon prélat, Thomas de Cantimpré avertit le lecteur que tous les *exempla* qui illustrent son ouvrage recèlent une dimension allégorique.

On retrouve la même démarche allégorique dans le texte bien connu du mystique anglais, Richard Rolle of Hampole (c. 1300-1349), *De la nature de l'abeille*. En revanche, cette fois-ci, l'auteur se désintéresse de la société et du roi des abeilles. Les trois caractéristiques qui sont, pour lui, le propre des abeilles lui permettent de célébrer l'amour divin.

The bee has thre kyndis. Ane es þat scho es neuer ydill, and scho es noghte with thaym þat will noghte wyrke, bot castys thaym owte, and puttes thaym awaye. Anothire es þat when scho flyes scho takes erthe in hyr fette, þat scho be noghte lyghtly ouerheghede in the ayere of wynde. The thyrd is þat scho kepes clene and bryghte hire wynges.

Thus ryghtwyse men þat lufes God are neuer in ydyllnes. For owthyre þay ere in trauayle, prayand, or thynkande, or redande, or othere gude doande ; or wittakand ydill mene, and schewand thaym worthy to be put fra þe ryste of heuene, for þay will noghte trauayle here.

þay take erthe, þat es, þay halde þamselfe vile and erthely, that thay be noghte blawene with þe wynde of vanyté and of pryde. Thay kepe thaire wynges clene, that es, þe twa commandementes of charyté þay fulfill in gud concyngens, and thay hafé othyre vertus, vnblendyde with þe fylthe of syne and vnclene luste.¹⁵

L'abeille qui fuit l'oisiveté est à l'image de hommes qui prouvent leur amour pour Dieu par la prière, la lecture ou la méditation. L'abeille, qui prend de la terre entre ses pattes pendant son vol, ressemble à ceux qui ne se laissent pas emporter par la vanité mais gardent présent le souvenir de leur condition terrestre. Enfin, l'abeille qui cherche à préserver l'éclat et la propreté de ses ailes, est semblable à ceux qui s'efforcent d'éviter la souillure du péché. Que ce soit dans les bestiaires, les recueils de récits édifiants ou les textes mystiques, la perfection de l'abeille ne fait aucun doute ; elle renvoie l'homme à une image idéale dont il doit s'inspirer dans sa vie sociale, morale et religieuse.

Parfois, au contraire, les animaux renvoient à l'homme une image négative de lui-même. Ils reflètent les défauts, voire les tares de la société et des

¹⁴ Cité par Marie-Anne Polo de Beaulieu, « Du bon usage de l'animal dans les recueils médiévaux d'*exempla* », in *L'Animal exemplaire au Moyen Age (V^e-XV^e siècle)*, textes rassemblés par J. Berlioz et M.-A. Polo de Beaulieu, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 1999, pp. 147-170.

¹⁵ Texte édité, traduit et commenté par Léo Carruthers in *L'Anglais médiéval*, Turnhout : Brepols, 1996, pp. 211-214.

institutions. Les animaux changent, le ton aussi. Il se fait plus grinçant et débouche presque toujours sur la parodie et la satire. Rien d'étonnant à ce que William Langland, dans le Prologue de *Piers Plowman*, ait ajouté, dans la version B, la fable, très répandue au Moyen Âge, du concile tenu par les souris et les rats. Cette fable ne brise en rien l'unité du Prologue mais s'insère parfaitement dans la réflexion sur le pouvoir du roi. On peut bien sûr y voir des allusions à l'actualité (le chat représentant Edouard III, le chaton Richard II et l'assemblée des rats et des souris le « Good Parliament » de 1376) ; mais la portée de la fable va beaucoup plus loin. Comme le dit la souris, résumant une opinion largement répandue à l'époque, un pouvoir fortement centralisé, même aussi impitoyable que celui incarné par le chat, est préférable à l'absence de pouvoir qui ne peut qu'aboutir à l'anarchie. *For hadde ye rattes youre [raik] ye kouthe noght rule yowselve.*¹⁶

En dehors de cet apologue, trop connu pour qu'on s'y attarde, on trouve de nombreuses fables où les animaux sont utilisés pour faire une satire de la vie politique en général ou bien pour dénoncer une institution particulière comme la justice, par exemple. Parmi celles qui remontent à la tradition ésopique, la fable du chien et du mouton (ou de la brebis) en est un exemple significatif. L'argument est simple : un chien accuse à tort un mouton ou une brebis (le sexe importe peu) de lui avoir dérobé du pain et porte l'affaire devant le juge. Un ou plusieurs faux témoins viennent soutenir ses affirmations et le mouton est condamné à rembourser le chien. Selon les versions, il se lamente sur son sort ou, pire encore, il meurt de froid. Satire morale et satire sociale sont intimement liées à travers les portraits des animaux menteurs et parjures. Ce cadre peut paraître étroit et pourtant si l'on compare la version de Marie de France (XII^e siècle) à celles de Henryson et Lydgate (XV^e siècle), on s'aperçoit que les auteurs ont su exploiter toutes les possibilités de ce genre. Les fables de Marie de France sont dans leur ensemble encore assez proches des apologues antiques et frappent par leur concision. La fable du chien et de la brebis n'échappe pas à la règle : elle ne comporte pas plus de quarante-deux vers.¹⁷ Même si le récit est étoffé et le nombre des animaux augmenté par rapport à la source latine (deux témoins au lieu d'un), les personnages restent des types d'ordre générique et valent surtout pour leur signification. Le chien est à l'image des menteurs qui traînent les pauvres gens en justice, le loup et le milan à l'image des parjures. La satire de la justice est ici beaucoup plus morale que sociale et reste générale alors que Marie de France, dans d'autres fables, dénonce avec beaucoup plus de précision les travers de la société féodale de son temps.

¹⁶ William Langland, *The Vision of Piers Plowman*, ed. by A. V. C. Schmidt, London : J. M. Dent & Sons Ltd, 1978, p. 8, v. 201.

¹⁷ Marie de France, *Les Fables*, éd. par Charles Brucker, Paris et Louvain : Peeters, 1998 (2^e éd.), pp. 64-67.

Rien de tel chez Lydgate, la concision n'étant pas sa qualité principale. Il consacre trente-deux strophes de sept vers chacune à raconter les mésaventures du pauvre mouton.¹⁸ Tout est longuement explicité. Dès le début nous savons qu'il dénonce les parjures et les faux témoins, ces *horrible monsters* (v. 528). Les deux héros de l'histoire sont présentés de façon antithétique : le chien est grand, fort, cupide et violent ; le mouton simple, innocent et tremblant de peur car il n'a personne pour le défendre. L'inégalité entre les deux est telle que l'issue de la fable semble inévitable. Le chien ne se contente pas de mentir, il fait également preuve d'hypocrisie. Non seulement il prétend avoir prêté du pain au mouton mais encore il veut se faire passer pour un bon samaritain : c'est par pure bonté d'âme qu'il a agi. De la même façon, lorsqu'il présente ses témoins au juge, il contrefait la vérité. Les qualificatifs de *faithful* et *gentil* qu'il attribue au loup et au milan, animaux dont le symbolisme est pratiquement toujours négatif, ne font que révéler sa propre fourberie.

The hound answered : "My cause is just and triewe,
And my-self in law here for to aquyte,
I have brought two, that the couenant knewe,
The faithful wolf, in trowth that doth delite,
And with hym comyth the gentil foule, the kyte,
Chose for the nones by report of theyr names,
As folke wele knowe, that dredith sclandre and shames." (589-595)

Le mouton est donc condamné à vendre sa toison en plein hiver et meurt de froid ; les deux parjures, fidèles à leur nature sinon à leurs sentiments, se repaissent de la carcasse du pauvre innocent. Lydgate accumule les détails mélodramatiques et horribles. Les considérations morales et religieuses sont aussi longues et explicites que le récit proprement dit. S'appuyant aussi bien sur l'autorité de la Bible que sur celle de Robert Holcote, Lydgate dénonce l'inégalité entre les pauvres et les riches et fulmine contre les faux témoins. Il fait une légère allusion à l'actualité de son temps et met en garde ceux qui votent *at shyres and at cessions* (vers 744) ; mais il revient très vite à la morale et à la religion. Se parjurer c'est, avant tout, rejeter Dieu, abandonner son âme au démon et risquer la damnation éternelle.

La version d'Henryson est beaucoup moins mélodramatique et le mouton ne meurt pas, mais ses attaques contre la corruption et l'oppression des pauvres par les riches sont tout aussi violentes.¹⁹ La satire de la justice, en outre, est beaucoup plus précise. Henryson ne se borne pas à mettre en scène un juge et deux faux témoins. Le récit suit fidèlement les différentes étapes qui étaient observées dans la réalité : accusation portée par le chien, envoi d'une citation à comparaître devant le tribunal, réfutation du juge, 'maister Volf', par le mouton en raison de leur inimitié proverbiale, arbitrage pour décider ou non du choix

¹⁸ *The Minor Poems of John Lydgate, Part II: Secular Poems*, ed. by Henry Noble MacCracken, London : EETS (192), 1934, pp. 584-591.

¹⁹ *The Poems of Robert Henryson*, pp. 47-54.

d'un nouveau juge et enfin obligation faite au mouton à comparaître devant le dit tribunal. Le vocabulaire employé est tout aussi précis et les termes juridiques abondent. Enfin, Henryson a attribué aux animaux, dont le nombre a augmenté, des fonctions bien spécifiques. Le loup est juge du tribunal et il est aidé par le corbeau, Corbie Ravin, qui lui sert d'appariteur et le renard, Lowrence, qui tient lieu de clerc. On retrouve le milan, accompagné du vautour, mais ils figurent parmi les avocats : deux prédateurs qui en disent long sur les sentiments de Henryson. Enfin, l'arbitrage est rendu par l'ours et le blaireau. En dehors du mouton, tous les animaux ont des connotations négatives. Dans la longue *Moralitas* qui accompagne la fable, Henryson reprend la plupart des animaux un par un et établit des analogies très strictes entre chaque animal et les défauts des cours de justice écossaises de son temps. La virulence de ses attaques est très grande puisque le mouton, le seul animal positif de la fable, n'a d'autre recours que de s'adresser à Dieu.

'Seis thow not, lord, this warld ouerturnit is,
As quha wald change gude golde in leid or tyn ?
The pure is peillit, the lord may do na mis,
And simonie is haldin for na syn.
Now is he blyith with okker maist may wyn ;
Gentrice is slane, and pietie is ago.
Allace, gude lord, quhy tholis thow it so ?
'Thow tholis this euin for our grit offence ;
Thow sendis vs troubill and plaigis soir,
As hunger, derth, grit weir, or pestilence ;
Bot few amendis now thair lyfe thairfoir.
We pure pepill as now may do no moir
Bot pray to the : sen that we ar opprest
In to this eirth, grant vs in heuin gude rest.' (1307-1320)

Le monde créé par Dieu n'existe plus ; l'or a été changé en plomb et tout a été inversé. Les pauvres sont opprimés, les riches n'en font qu'à leur volonté. Dieu a beau accabler les hommes sous les châtiments les plus épouvantables (la disette, la guerre ou la peste), ils ne s'amendent pas. Le seul espoir des pauvres gens réside dans le ciel et la vie éternelle. Même si le ton employé par Henryson est différent de celui de Lydgate, même si la satire de la justice contient des allusions précises à la corruption qui régnait dans les cours de justice écossaises de son temps, les deux fables se rejoignent sur un point : le lien entre la justice des hommes et celle de Dieu. L'animal n'est pas seulement le miroir de l'homme moral ou de l'homme social, il permet d'accéder au divin. Image de la perfection, il renvoie à Dieu et montre le chemin à suivre. Créature brutale et bestiale, il renvoie au diable et tient lieu d'avertissement.

Ce double aspect se retrouve dans un autre genre, celui des Vies de saints. Saints et animaux font souvent bon ménage comme le prouvent les exemples bien connus de saint François d'Assise prêchant aux oiseaux ou de saint Jérôme et de son lion.²⁰ Ce ne sont pas les seuls, loin de là. Déjà Bède, dans sa vie de

²⁰ David Salter, *Holy and Noble Beasts*, Cambridge : D. S. Brewer, 2001.

saint Cuthbert (721), consacre plusieurs chapitres à ces rapports privilégiés.²¹ Les épisodes qui mettent en scène des animaux sont, le plus souvent, une occasion de manifester la bonté divine ou le pouvoir du saint, homme de Dieu. Saint Cuthbert fait toujours preuve de bonté envers les bêtes et leur témoigne même du respect. On le voit, par exemple, prendre soin de son cheval et partager sa nourriture avec lui (p. 51). Inversement, les animaux lui apportent parfois le réconfort. Un jour, alors qu'il a passé la nuit à prier dans la mer, au petit matin, deux loutres de mer sortent de l'eau et viennent le réchauffer et le sécher. Lorsque la nourriture vient à lui manquer, un aigle lui apporte un poisson qu'il a pêché (p. 60). Il s'agit bien évidemment d'un signe de la bonté divine et l'aigle est un messenger envoyé par Dieu. Le pouvoir de Cuthbert sur les animaux est absolu et Bède consacre deux chapitres à le prouver. Au chapitre 19, saint Cuthbert, qui a décidé de gagner son pain en travaillant de ses mains, s'aperçoit que les graines de froment qu'il a semées ne lèvent pas. Il attribue cet échec soit à la nature ingrate du sol, soit à la volonté divine et, pour s'en assurer, il sème de l'orge. Au moment de la récolte, il s'aperçoit que les oiseaux sont en fait les seuls responsables. S'adressant à eux avec courtoisie, il leur demande de partir ; ce qu'ils font sur le champ. Pour Bède, c'est un véritable miracle et saint Cuthbert est comparable à saint Antoine. Dans le chapitre suivant, le miracle se répète avec d'autres animaux. Cette fois-ci, saint Cuthbert admoneste des corbeaux qui arrachent la paille du toit de la maison des visiteurs pour construire leur nid. Non seulement les oiseaux obéissent, mais en plus ils observent les marques de la contrition la plus sincère. L'un d'eux, en particulier, *stood before him, with feathers outspread and head bowed low to its feet in sign of grief* (p. 71). Pour Cuthbert, ces animaux donnent une leçon aux hommes qui devraient s'inspirer de leur exemple. Ce n'est malheureusement pas le cas des moines qui, au chapitre 36, refusent de faire rôtir une oie quand Cuthbert leur en intime l'ordre. Il faut une intervention divine (Dieu envoie une tempête qui les oblige à rester une semaine sur l'île de Lindisfarne) pour qu'enfin ils obéissent.

Ce rapide survol démontre assez bien, nous semble-t-il, la manière dont les auteurs médiévaux ont su utiliser les animaux en tant que miroir. Certes, tous les animaux n'étaient pas porteurs de sens ; certains n'avaient qu'une valeur décorative ou comique (comme les animaux grotesques dans les marges des manuscrits) ; d'autres n'étaient que des accessoires, destinés à faire rebondir l'action (comme les chevaux ou les dragons dans les « romances »). Néanmoins, chaque fois qu'ils le pouvaient, les auteurs médiévaux aimaient à dégager le sens profond du comportement animal qu'ils décrivaient. L'image que les hommes pouvaient contempler dans ce miroir n'était pas toujours flatteuse, loin de là, mais elle leur permettait de dépasser la surface des apparences pour trouver la véritable réalité et aller au-delà du miroir.

²¹ « Bede : life of Cuthbert » in *The Age of Bede*, translated by J. F. Webb, edited by D. H. Farmer, Harmondsworth : Penguin Classics, 1998 (1st ed. 1965), pp. 43-104.